



© D. R.

Neil Bissoondath

Trinidad / Québec

La puissance de la nature

L'auteur

Né à Trinidad en 1955 d'une troisième génération d'immigrants indiens, **Neil Bissoondath** vit à Québec. Il est l'auteur de plusieurs romans et recueils de nouvelles, ainsi que d'un essai percutant sur le multiculturalisme canadien, *Le Marché aux illusions* (Boréal, 1996). Il est aussi journaliste et enseigne la création littéraire à l'université de Laval.

L'œuvre

La Clameur des ténèbres, traduit de l'anglais (Canada) par Paul Gagné et Lori Saint-Martin (Boréal, 2006 - Phébus, 2007)

Un baume pour le cœur, traduit de l'anglais (Canada) par Lori Saint-Martin, et Paul Gagné (Boréal, 2002 - Balland, 2003 - « Folio », 2004)

Tous ces mondes en elle, traduit de l'anglais (Canada) par Katia Holmes (Boréal, 1999 - Phébus, 1999 - 10/18, 2006)

Retour à Casaquemada, traduit de l'anglais (Canada) par Ricard (Phébus, 1992 - « Libretto », 1999)

Arracher les montagnes, traduit de l'anglais (Canada) par Marie José Thériault (Boréal, 1997) / INDISPONIBLE /

Le Marché aux illusions. La méprise du multiculturalisme, traduit de l'anglais par Jean Papineau (Boréal, 1995) / INDISPONIBLE /

À l'aube de lendemains précaires, traduit de l'anglais par Marie José Thériault (Boréal, 1994) / INDISPONIBLE /

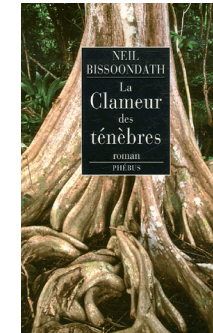
L'Innocence de l'âge, traduit de l'anglais (Canada) par Katia Holmes (Phébus, 1993) / INDISPONIBLE /

La presse

« Avec sa belle écriture limpide, fluide, Neil Bissoondath tisse ce roman très sombre, sorte de condensé des désordres de notre monde. Il s'interroge sur le choix de chacun. Sur le prix à payer pour la liberté. Son histoire est captivante et effrayante à la fois.

Zoom

La Clameur des ténèbres, traduit de l'anglais (Canada) par Paul Gagné et Lori Saint-Martin (Boréal, 2006 - Phébus, 2007)



Cette histoire se déroule dans une île imaginaire - qui n'est pas sans évoquer le Sri Lanka -, quelque part au large de l'Inde. Une île au climat tropical, couverte d'une forêt au creux de laquelle règne une nuit encore plus profonde que la nuit. Elle est le théâtre d'affrontements meurtriers entre une armée gouvernementale et des rebelles qui luttent pour l'indépendance de leur ethnie. Un jeune instituteur issu d'un milieu aisé décide de s'établir dans le Sud, région défavorisée et déchirée par la

guerre civile. Il fonde tout son espoir dans l'enseignement qu'il apportera aux plus démunis.

L'éducation n'est-elle pas la clé qui ouvre un avenir meilleur ? La connaissance de soi et des autres n'est-elle pas notre seul outil pour construire la paix ? À mesure que passent les mois, il se lie avec les habitants du village. Toutefois, plus il scrute cette communauté, moins il réussit à la comprendre. Bientôt, il ne réussit à percer ni le sens des mots ni celui des regards qui sont échangés autour de lui.

Une vérité néanmoins s'impose à lui. Une vérité qu'il n'aurait jamais soupçonnée et qui s'oppose radicalement à tout ce à quoi il croyait, mais qui l'emporte irrésistiblement. Dans ce roman à suspense mené d'une main de maître et sélectionné pour des prix prestigieux au Canada, Neil Bissoondath peint la folie destructrice qui semble s'être emparé du monde au cours de la dernière décennie, mieux que tout essai politique ne pourrait le faire.

Atmosphère, odeurs, bruits, tout concourt à rendre l'endroit hostile et envoûtant, et le dénouement, digne des meilleurs romans noirs, cloue le lecteur à son fauteuil. »

Bruno Corty, Le Figaro

Un baume pour le cœur, traduit de l'anglais (Canada) par Lori Saint-Martin, et Paul Gagné (Boréal, 2002 - Balland, 2003 - « Folio », 2004)



Sa maison vient de brûler, sa femme vient de disparaître, cependant Mackenzie aborde le crépuscule de sa vie avec sagesse et une douce mélancolie qui se diffuse peu à peu dans le récit de son passé. C'est Noël, il vit chez sa fille, son mari et leur fils, et observe le mode de vie pressé de cette famille moderne, tandis que l'écheveau de sa mémoire s'impose à lui. Souvenirs de la Seconde Guerre mondiale, histoires d'amour et de trahison, d'amitié et de brouilles tissent une trame dont le sens se révèle à lui, créant de nouveaux liens avec les siens.

Tous ces mondes en elle, traduit de l'anglais (Canada) par Katia Holmes (Boréal, 1999 - Phébus, 1999 - 10/18, 2006)



En s'envolant vers l'île qui l'a vue naître, Yasmin n'a qu'un but, y disperser les cendres de sa mère. Mais elle doit accepter que, là-bas, les langues se délient et les souvenirs sortent de l'ombre pour tisser l'histoire de ses parents, Indiens des Caraïbes. Son père, Vernon Ramessar, obsédé par sa carrière politique à l'heure de l'Indépendance, et sa mère Shakti, une femme fière et captive de son destin. Derrière les anecdotes, les non-dits et les légendes se cache souvent une vérité trop douloureuse à dévoiler, et Yasmin comprend qu'il est impossible de remonter le temps sans se perdre un peu.

« La beauté de ce roman peuplé de songes, de "ces mondes en elle", tient dans cette distinction Yasmin la belle ne cherche pas ses racines [...]. Ce qu'elle désire c'est comprendre, par enveloppement, par empathie, qui furent ses père et mère et leur vie sur cette terre étrangère. »

Catherine Argand, Lire

Retour à Casaquemada, traduit de l'anglais (Canada) par Ricard (Phébus, 1992 - « Libretto », 1999)



Casaquemada est une île des Caraïbes. Une île que l'on cherchera en vain sur les cartes, mais qui n'en est pas moins tristement réelle. Originaire de l'Inde par ses ancêtres, Raj est né sous cet heureux climat, propice en fait à toute les misères, à toutes les dérégulations. Il partira, comme en rêve, se chercher loin vers le Nord un ailleurs où il puisse enfin se sentir chez lui. Mais est-on jamais chez soi quelque part ? Le récit de ses tribulations est à son image : confusément partagé entre deux mondes inconciliables qui s'entêtent à jouer le jeu de tous les malentendus. La rencontre d'une femme l'aidera à persévérer dans sa voie improbable. Mais la réalité n'est jamais tendre pour les oiseaux qui se risquent de bonne heure loin du nid ; et moins tendre encore pour ceux qui, suivant l'appel trompeur de quelque mauvais songe, décident de s'en retourner un jour au lieu d'où ils sont partis — et où personne ne les attend plus. Passage en collection « Libretto » du premier roman de Neil Bissoondath, *Retour à Casaquemada*, variation désenchantée sur le thème de l'impossible retour de celui qui a choisi l'exil. Le livre qui imposa d'emblée la réputation de l'écrivain des deux côtés de l'Atlantique. Appréciation de V.S. Naipaul : « Je reste confondu par un tel talent ! »

Arracher les montagnes, traduit de l'anglais (Canada) par Marie José Thériault (Boréal, 1997) / INDISPONIBLE /

Première œuvre publiée par N. Bissoondath et qui l'a imposé auprès de la critique et du public anglo-saxon, *Arracher les montagnes* rassemble déjà les thèmes qu'on associe spontanément à l'univers de l'auteur: la dislocation culturelle, la révolution.

Le Marché aux illusions. La méprise du multiculturalisme, traduit de l'anglais par Jean Papineau (Boréal, 1995) / INDISPONIBLE /



Un témoignage provocant qui a suscité au Canada anglais un vif débat. Une réflexion de première importance pour le Québec pluriethnique qui cherche une voie de liberté et de collaboration entre l'angélisme interculturel et le racisme.

À l'aube de lendemains précaires, traduit de l'anglais par Marie José Thériault (Boréal, 1994) / INDISPONIBLE /

N. Bissoondath célèbre les humbles triomphes de ceux qui sont perpétuellement sous la menace de leurs émotions, de ceux qui recherchent un point d'équilibre où enfin se reposer.

L'Innocence de l'âge, traduit de l'anglais (Canada) par Katia Holmes (Phébus, 1993) / INDISPONIBLE /

Derrière les personnages hauts en couleur dont nous suivons les tribulations, se profile la chronique d'une ville : Toronto, Babel moderne où s'élabore dans une joyeuse confusion la culture urbaine de demain.

« Le premier roman de Neil Bissoondath avait déjà impressionné le public et la critique par son pessimisme implacable et sa construction aérienne. Le second enfonce le clou : le monde de Neil Bissoondath est aussi noir que son talent est vertigineux. »

Patrick Raynal, *Le Monde*